

GUY MARCHAND

Le soleil des enfants perdus



Guy
MARCHAND

Collection
« Lettres d'ailleurs »

Les souvenirs, c'est un peu comme dans une ancienne photo de classe... Des enfants bien alignés et dont on ne distingue pas bien les visages, des souvenirs d'enfance, d'adolescence qui bien que mis bout à bout, restent confus, flous, comme effacés de la mémoire.

Ce sont ceux de Romain, ancien combattant de la guerre d'Algérie, qui hante les rues du Paris de Mai 68.

Ce livre est un superbe voyage à travers la mémoire, les rêves, les rencontres et la littérature. C'est aussi un voyage à travers deux pays : la France et l'Algérie. Récit d'un rescapé de la guerre d'indépendance, d'un survivant blessé à l'âme.

Roman d'une guerre refoulée, mais aussi d'une promenade littéraire dans un Paris oublié,

Le soleil des enfants perdus est un livre vrai, honnête. Il ne cherche pas à impressionner et pourtant il nous atteint au plus profond...

L'auteur est un chanteur, un flâneur sans aucun doute... Mais il a fait un long voyage sous le soleil brûlant de Bou Saâda.



L'auteur

Chanteur, musicien et acteur français, Guy Marchand est né à Paris en 1937. Il est associé par tous à son rôle dans la série *Nestor Burma*. Guy Marchand est avant tout un amoureux des mélodies latines, du tango et du jazz et de polo. *Le soleil des enfants perdus* est son troisième livre.

www.ginkgo-editeur.fr
www.editionsneige.com

Cher lecteur,

Ginkgo éditeur a choisi de commercialiser ses livres numériques sans DRM (Digital Right Management) afin de vous permettre de lire nos ouvrages sur le support que vous souhaitez, sans restriction. Merci de ne pas en abuser et de ne pas diffuser ce fichier sur les réseaux peer-to-peer.

Bonne lecture.

ISBN de l'édition papier : 978-2-84679-092-5

ISBN de l'édition PDF : 978-2-84679-187-8

ISBN de l'édition epub : 978-2-84679-186-1

© Éditions Neige / Ginkgo éditeur

www.ginkgo-editeur.fr

34/38 rue Blomet

75015 Paris

Guy Marchand

LE SOLEIL
DES ENFANTS PERDUS

Postface de Adelina Khamaganova

Éditions Neige / Ginkgo éditeur

Extrait de la publication

*La colère du vrai croyant ne dure
que le temps de remettre son turban en ordre.*

Proverbe arabe

Chapitre I

Romain regardait l'étendue marine très loin, aussi loin que son regard pouvait porter, pour ne pas avoir mal au cœur, selon la technique que sa mère lui avait apprise pour pouvoir danser la valse sans avoir la tête qui tourne. Regarder loin, absent et hautain, pour que le roulis du bateau ne fasse pas remonter cette mauvaise bouillabaisse qu'il avait mangée tout seul à une terrasse du port de Marseille. Il ignorait que si l'on voulait manger une vraie bouillabaisse il fallait y mettre le prix car si on la mange dans n'importe quel troquet elle vous suit comme une mauvaise rencontre pendant plusieurs jours. Elle est comme cette ville, superbe et claire à première vue, mais

polluée et cruelle par moments. Le temps s'arrêtait, mais pas la digestion.

Romain avait 22 ans ; il mesurait exactement un mètre soixante-quatorze, il était même arrivé à atteindre un mètre soixante-quinze sous la toise du conseil de révision, en respirant profondément et en se tenant très droit. Brun, il avait un visage agréable mais sans caractère particulier, même si le port de l'uniforme pouvait lui donner une certaine prestance.

Le bateau ne partant que le surlendemain pour Alger, il était descendu à l'hôtel de Noailles, cet hôtel de légende d'où de belles dames aux bagages de luxe de chez Hermès ou Vuitton partaient pour le monde colonial. Elles repassaient parfois par Marseille, ces belles dames, pour aller soigner dans une ville d'eaux les maladies exotiques contractées dans des pays lointains ou simplement pour retrouver des climats plus tempérés. C'était le prix à payer en échange de leur séjour dans les colonies d'Extrême-Orient qui se rebellaient.

Il avait flâné dans les rues dans son uniforme tout neuf : il se sentait fier et en même

temps presque ridicule avec son béret rouge et ses barrettes étincelantes de sous-lieutenant. Les simples soldats qui le croisaient devaient le saluer comme le règlement militaire l'imposait. Ça le gênait un peu et il répondait à ces jeunes gens qui avaient son âge par un petit salut timide à peine esquissé.

Il était entré dans un cinéma sur la Canebière où quelques spectateurs venaient chercher un peu de fraîcheur ; la projection d'un Buñuel en noir et blanc le laissa triste et désorienté. À sa sortie de la salle il fut tout étourdi par l'intensité de la lumière et, après avoir marché une bonne heure, il s'assit à la terrasse d'un petit café pour boire une bière : il éprouva alors avec volupté un vertige de bien-être mêlé de l'angoisse qu'il ressentait. Il observa un long moment les filles qui faisaient le trottoir en riant et en apostrophant les militaires. Elles apportaient les seules notes de couleur et de gaieté dans cette rue du quartier du Panier à l'odeur d'égout et de poisson. Il n'osa pas en aborder une bien que ce fût une étape classique pour tout jeune soldat qui part faire la guerre. Les femmes bercent les

soldats comme des enfants, en leur caressant les cheveux pour les tirer de leurs cauchemars et en leur murmurant « c'est fini mon petit ». Il semble bien que l'amour fasse partie de la guerre, comme s'il était l'autre face de la violence ou même la violence elle-même et que l'amour observait en spectateur impuissant et indifférent les affrontements qui dressent les êtres humains les uns contre les autres. Les petits amours qui volettent aux voûtes des églises ou sur les tableaux des musées sont-ils aussi stupides qu'ils le paraissent ? Ils ont plutôt l'air totalement indifférents, comme des enfants qui jouent.

Le lendemain Romain resta enfermé dans sa chambre d'hôtel. Il aurait pu dormir dans le petit hôtel où on lui avait retenu une chambre, ou même avec sa compagnie dans la caserne proche d'Aubagne, mais il avait tenu à s'offrir une chambre dans ce palace avec le reste de sa solde. Il y passa toute la journée allongé dans ce grand lit qui le changeait des lits étroits et inconfortables de l'armée, en se disant qu'il suivrait les conseils du barman de l'hôtel et irait voir la revue de l'Alcazar non loin de là...

À travers les volets il entendait la Canebière vibrer d'une vie intense. Il n'osa pas descendre déjeuner dans la belle salle du restaurant et se fit monter un sandwich auquel il toucha à peine. Il se rendormit fiévreux et rêvant d'aventures orientales. Il se réveilla vers 22 heures. Trop tard pour l'Alcazar !

... Romain entendait plus distinctement les battements de son cœur, peut-être à cause de la beauté de cette ville qui s'éloignait. Il ressentait l'émotion presque pathologique, héritage de sa mère, qui le faisait toujours vibrer intensément, un peu trop même, aux images, aux senteurs, aux musiques que lui offrait le monde. Sa mère vivait avec excès chaque détail de la vie quotidienne au point d'être au bord de l'évanouissement pour des riens mais elle ne prenait jamais au tragique les grandes épreuves de l'existence. Qu'est ce qui faisait battre si vite par moments le cœur de chacun et monter leur tension nerveuse si ce n'était l'impatience de vivre ? Comme lorsque Romain était enfant et qu'il faisait la queue avec elle au cinéma, trépigant

et frustré de ne pas être déjà à sa place au premier rang pour voir Tarzan ou Zorro et avec au ventre l'angoisse de l'avenir immédiat, l'angoisse qu'on affiche « complet » ? Y-aurait-il encore des places pour voir le film, dans ce décor majestueux, sous ce soleil, à l'orchestre juste sous l'écran où il aimait s'asseoir ?

Un arrière-goût de bouillabaisse et une remontée acide dans son œsophage interrompirent cette plongée dans ses souvenirs. Il recommença à avoir mal au cœur. D'ailleurs, il avait souvent mal au cœur quand sa mère l'emmenait sur les balançoires de la foire du Trône, plus tard également il avait eu mal au cœur dans l'avion à Pau à la BETAP (la Base École des Troupes Aéroportées) où il avait fait son stage commando. Un stage musclé qui devait transformer le petit jeune homme timide et un peu artiste qu'il était en officier parachutiste, c'est à dire en chef de section d'une troupe d'élite, comme celles que l'on voit dans les vieux films avec John Wayne. Quand la sonnerie rauque qui accompagnait les « go ! go ! » de l'adjudant-chef commandant la soute larguait toute la section par les portes du Nord atlas, il sifflait

l'adagio d'Albinoni pour se calmer, puis il plongeait dans le vide. Tout s'arrêtait, sa nausée disparaissait et, surtout pendant les sauts de nuit, le silence d'un voilier s'établissait avec la grande toile au-dessus de lui. Il sifflait doucement l'adagio, jusqu'à ce que l'odeur douceâtre de la terre et de l'herbe monte à sa rencontre avant la dernière traction des bras pour amortir son atterrissage.

Ce soir-là, entre l'ivresse du vent et la nausée, la mer lui donnait cette même sensation. Il se mit à siffler l'adagio d'Albinoni tout doucement, comme s'il allait sauter dans l'eau de la Méditerranée, qui, après avoir été toute la journée de son bleu habituel, devenait avec la nuit d'abord bleu marine, puis d'un noir sinistre, roulant des drames futurs ou d'anciens naufrages. « Le sang, c'est mon sang qui bat et qui me dit que je suis vivant, le sang qui gonfle le cœur, les muscles et le sexe et qui pour un oui ou pour un non peut s'échapper des corps sur un champ de bataille, sur la route, ou simplement à cause de l'épine d'une rose. J'aimerais que l'on m'explique ça ».

Le bateau s'enfonça dans la nuit et Romain rejoignit la cabine de première à laquelle il avait droit en tant qu'officier de l'armée française; c'était une des plus petites, mais il était en première classe pour la première fois de sa vie. Il s'allongea sur le lit en regardant le plafond qui tanguait doucement. Il pensa à ses parents, à son père garagiste, si fier qu'il soit devenu officier, et à sa mère, silencieuse et angoissée au moment où il l'avait embrassée à son départ, à la gare de Lyon. Il avait été très proche de sa mère : son père, il en avait toujours eu un peu peur. Ce dernier avait eu récemment un petit accident vasculaire et il n'était plus aussi indépendant et autoritaire que pendant son enfance. Sa mère prenait maintenant sa revanche sur son ancienne indifférence, à l'époque où on ne voyait pas souvent son père à la maison, un père toujours sur les routes, toujours à la chasse, toujours ailleurs.

Romain s'accommodait très bien de son absence et de sa vie de couple avec sa mère. Quand il entendait certains soirs la porte d'entrée s'ouvrir et le bruit d'un sac qu'on jette à

terre, suivi du pas lourd de son père, tout l'univers de tendresse que sa mère lui assurait était perturbé. Quand les disputes et les éclats de voix entre ses parents parvenaient jusqu'à ses oreilles d'enfant, alors il maudissait son père en plongeant sa tête dans l'oreiller, dans ces moments d'envie de tuer leur père que connaissent tous les petits garçons.

du même auteur :

Le Guignol des Buttes-Chaumont,
récit, Michel Lafon (2006)

Un rasoir dans les mains d'un singe,
roman, Michel Lafon (2008)

à paraître :

À la sans pareille...,
roman.

